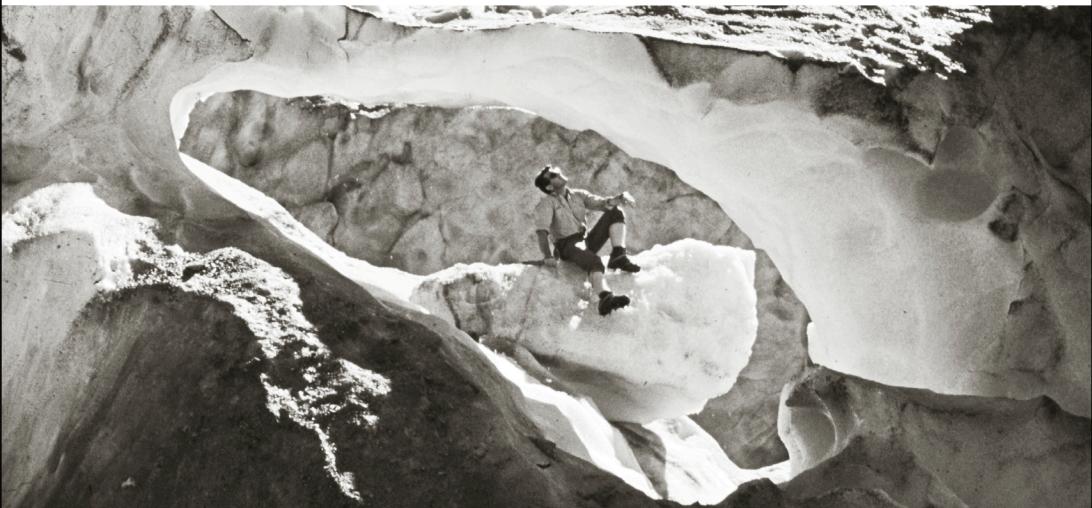


WALTER
BONATTI



**MONTAGNES
D'UNE VIE**

MÉMOIRES

Karen Donath

ARTHAUD

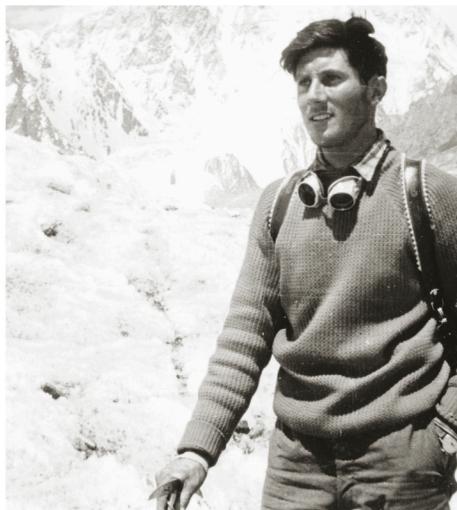
WALTER BONATTI

MONTAGNES D'UNE VIE

MÉMOIRES

Walter Bonatti, le célèbre alpiniste et explorateur italien, a marqué les esprits par ses ascensions incroyables et ses écrits. En 1996, il publie pour la première fois ses mémoires, dont chaque chapitre est consacré à l'une des montagnes qui a forgé son caractère et jalonné sa carrière : le Grand Capucin, le K2, les Grandes Jorasses, le Cervin, les sommets de Patagonie et le massif du Mont-Blanc, où Bonatti frôla la mort et sauva des vies. Il y explique également pourquoi il a mis fin à sa carrière en 1965 et s'interroge sur l'évolution de l'alpinisme. Walter Bonatti est décédé en septembre 2011.

«L'aventure est un engagement de l'être tout entier et sait aller chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur et d'humain en nous. Quand le paquet de cartes n'a pas été truqué pour gagner à tous les coups existent encore le jeu, la surprise, l'imagination, l'enthousiasme de la réussite et le doute de l'échec. L'aventure.»



ARTHAUD

Montagnes d'une vie

Walter Bonatti

Montagnes d'une vie

Traduit par Jean et Marie-Noëlle Pastureau
et Adrien Pasquali

ARTHAUD



Dans les Alpes près de Bergame en 1943.

Images : © Archivio Walter Bonatti,
Museo Nazionale della Montagna - CAI Torino.
© Flammarion, 1997, 2012, 2021 pour l'édition française.
© 2015 Rizzoli/RCS Libri S.p.A., Milano
© 2016 Rizzoli Libri S.p.A./BUR Rizzoli, Milano
© 2018 Mondadori Libri S.p.A., Milano
ISBN : 978-2-0802-5620-1

PRÉLIMINAIRES

La montagne, dès le début, a été le milieu qui par essence convenait le mieux à ma formation. Elle m'a permis de satisfaire le besoin inné chez tout homme de se mesurer et de s'essayer, de connaître et de savoir. Entreprise après entreprise, là-haut je me suis senti toujours plus vivant, plus libre, plus vrai : je me suis réalisé. Dans ma vie de grimpeur j'ai toujours obéi aux émotions, à l'impulsion créatrice et contemplative. Mais c'est surtout en pratiquant l'alpinisme solitaire que j'ai pu me sentir en accord avec la grande Nature, et prendre conscience par intuition de mes raisons d'agir et de mes limites.

Affronter seul la Nature dans ce qu'elle a de plus rude m'a habitué avant tout à prendre seul mes décisions, cela m'a appris à les mesurer à mon aune personnelle et à les payer, comme il est juste, au péril de ma vie. La solitude a donc été pour moi une école de formation, une condition précieuse, un vrai besoin parfois ; mais jamais une angoisse. C'est grâce à ces préliminaires que j'ai pu accomplir chaque fois un fascinant voyage à l'intérieur de moi-même pour mieux me scruter, me comprendre, et aussi pour mieux

comprendre les autres et le monde autour de moi. Le silence qui accompagnait cette aventure solitaire m'étourdissait parfois, avec tous les mystères qu'il porte en lui ; mais qui dit silence – je le savais très bien désormais –, dit aussi s'écouter, se parler, réfléchir.

Je me suis demandé bien souvent si je suis né solitaire ou si je le suis devenu. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que certaines expériences m'ont fait perdre beaucoup d'illusions sur les autres. Quoi qu'il en soit, je reste par tempérament un alpiniste solitaire.

L'action m'a conduit à rêver, à avoir peur, à m'exalter ; et c'était encore l'action qui la plupart du temps surgissait de mes rêves et de ma sensibilité. Que je sois un rêveur, cela ne fait donc aucun doute, mes entreprises ont commencé à exister au moment même où elles prenaient forme dans mon esprit. Les traduire dans la réalité n'a été que la suite logique de cette première étincelle, de cette invention. Quand j'ai imaginé que je pourrais escalader seul le pilier du Dru, je me trouvais dans un moment particulier, dans un état d'esprit presque irréel où tout peut sembler possible et normal. Le fait d'avoir réalisé ensuite cette escalade ne fut qu'une conséquence logique et attendue, qui ne mérite assurément pas plus de considération que le fait de l'avoir imaginée. C'est quand on rêve que l'on conçoit des choses extraordinaires, c'est quand on croit que l'on crée vraiment, et c'est alors seulement que votre âme franchit les barrières du possible. J'en ai toujours été profondément convaincu.

Les montagnes n'appartiennent à personne, c'est bien connu, mais les expériences appartiennent à chacun. Beaucoup d'autres peuvent grimper sur les montagnes, mais personne ne pourra jamais s'emparer des expériences qui sont et demeurent nôtres.

A mon avis, la valeur d'une montagne, et donc de son escalade, résulte de divers éléments, esthétique, historique et éthique, qui ont tous leur importance. Jamais je ne pourrai séparer ces trois facteurs

Préliminaires

ou m'en désintéresser, car ils sont à la base de l'idée que je me fais de la montagne.

Il y en a qui, par facilité, ne voient dans l'alpinisme qu'un moyen de fuir les réalités de notre époque. Mais ce n'est pas juste. Je n'exclus pas que dans la pratique puisse se manifester passagèrement chez les alpinistes une composante de ce genre, mais elle ne devra jamais se substituer à la raison fondamentale, qui n'est pas de fuir mais d'atteindre.

La peur, que l'on vivrait toujours en conservant un certain contrôle, c'est beaucoup de choses à la fois, et des choses différentes. Souvent elle a servi pour moi à stimuler le courage, y compris celui de savoir accepter de renoncer, quand il le fallait. Le courage à son tour est un sentiment qui rend l'homme maître de sa propre dignité. C'est aussi, surtout au niveau individuel, la volonté civique et responsable de ne pas se résigner à la dégradation morale qui nous assiège. C'est enfin cette bonne chose qui consiste à savoir payer comptant ses propres erreurs ; vertu très rare de nos jours, et d'autant plus appréciable. Jamais en tout cas le courage ne pourra être le fruit d'une impulsion inconsidérée autant que dangereuse : le risque qui en résulterait étant lui-même absurde, stérile et dénué de signification. Je pense qu'un certain type de risque donne de la saveur aux choses et fait partie intégrante de l'aventure ; mais c'est un cheval dont il faut savoir tenir fermement les rênes.

S'imposer à l'attention des autres peut être une exigence humaine, et y parvenir est assurément gratifiant. Mais là encore la célébrité en elle-même ne signifie rien : une canaille, par exemple, peut accéder au plus haut niveau en ce domaine. En revanche être suivi, compris, aimé est une grande chose. Il serait hypocrite de ma part de dissimuler le plaisir que peuvent me donner le succès et la considération. Mais la presse, je ne l'ai jamais écoutée que d'une seule oreille. Il fut un temps où tout ce que je faisais en montagne constituait une nouvelle, entrant dans l'actualité, mais ce phéno-

mène pour moi était marginal. Sinon, après le Cervin pendant l'hiver 65 – je n'avais que trente-cinq ans –, j'aurais réalisé d'autres ascensions, quitte à me répéter. Au lieu de cela, je me suis arrêté. N'est-ce pas une preuve suffisante de mon indifférence à la célébrité ? Quand j'y ai accédé, par la grande porte, je ne l'ai pas « exploitée » : j'ai même quitté la scène de l'alpinisme de haut niveau qui me l'avait conférée.

Ma vie d'alpiniste est constellée d'expériences vécues aux confins du drame, je ne peux le nier. Il faut dire aussi que, pendant plus de seize ans, j'ai évolué aux limites de l'extrême. Toutefois, la montagne n'a pas seulement été pour moi le cadre de tragédies et de souffrances – comme se plaisent à l'insinuer ceux qui voient en moi un masochiste –, mais aussi et surtout un espace de joie et d'exaltation : là-haut j'ai vécu des heures, des situations et des spectacles vraiment uniques. Oui – je réponds ici à une provocation récurrente –, j'ai fait aussi de très nombreuses et très belles ascensions en toute sécurité et en toute tranquillité ; elles se sont déroulées sans histoires, et elles ne méritent pas d'être rappelées dans ces pages.

Pour défendre les principes fondateurs et inaliénables de mon existence, j'ai dû souvent lutter, et durement. Du coup je suis apparu comme quelqu'un de dérangent pour ceux qui ne veulent pas comprendre. On m'a accusé de chercher la polémique, d'avoir mauvais caractère. En réalité je suis ouvert à toute critique honnête, intelligente et constructive. Le reste, c'est du vent : ceux dont ça vient sont des baudruches.

Nombreux sont les alpinistes du siècle dernier que j'ai admirés pour leur façon d'envisager la montagne, indépendamment des succès obtenus et de la valeur attribuée à leurs ascensions par la postérité. Je me suis beaucoup moins reconnu dans la pensée et dans les ambitions de mes contemporains, même quand j'ai apprécié leurs dons de grimpeurs.

Préliminaires

J'ai toujours voulu voir dans mon compagnon de cordée avant tout un ami sincère et sûr, susceptible d'élans, de décisions, et d'une certaine peur naturelle. J'ai toujours escompté pouvoir m'entendre avec lui, même sans lui parler. Et peu m'importait si au cours de l'action, ensuite, il ne se révélait pas être un « batteur de records ». Malheureusement, je suis rarement tombé sur ce genre de compagnon et il m'est arrivé en revanche, alors que je croyais être en parfait accord avec quelqu'un, de rencontrer soudain la déception.

Je n'ai jamais compris la compétition sur le terrain pour une montagne. Je l'ai souvent esquivée. Mais quand il m'est arrivé de rencontrer sur mon chemin un prétendant au même sommet, eh bien nous avons fait cordée commune ou, au pire, je lui ai cédé le pas.

Comme l'âge ne peut pas être pour moi un fait réducteur, puisque je le vis comme un enrichissement, je considère que j'ai vécu et que je continue à vivre de la manière la plus active et la plus évoluée. J'ai donc satisfait toutes mes ambitions et obtenu tout ce que j'attendais. Je ne veux pour autant me donner en modèle à personne. Mais si je vois que quelqu'un est en accord avec ma façon d'être¹ et de sentir, éclate en moi l'orgueil de me proposer à lui comme point de référence. Une référence que je ne pourrai jamais trahir. Prenons garde pourtant : ne voir en moi que l'alpiniste, c'est me voir à moitié. Et même beaucoup moins qu'à moitié, puisque je n'ai consacré que seize ans de ma vie à l'alpinisme du plus haut niveau, dans lequel je me suis engagé et exprimé à fond. Alors, s'il arrive que je puisse être utile à quelqu'un, je ne peux qu'en être fier et heureux : pour moi, c'est important. Je crois que tout homme ressent le besoin de transmettre ses expériences, de passer le témoin à d'autres, et qu'il le ressent encore plus à un certain âge. Mais dans mon cas, voilà qu'apparaît alors, presque en contradiction, un sentiment né d'une amertume qui me travaille depuis longtemps. C'est l'absence d'estime pour eux, et il y en a trop, qui m'ont placé au centre de problèmes si graves et si nombreux qu'ils m'ont poussé

un beau jour à vouloir m'en aller, dégoûté non pas par la montagne, bien sûr, mais par la communauté des alpinistes. Et très souvent justement par ceux qui en sont les éléments les plus représentatifs. On m'a ainsi ôté l'envie, et donc la possibilité, de vivre dans mon univers ; et quand je dis vivre, je veux dire recevoir, évidemment, mais surtout donner. Qui m'a obligé à un tel sacrifice ? Aucun visage précis ne se présente à moi, ce que je vois, c'est le visage de l'incompréhension, de l'envie, de l'irresponsabilité, de l'hypocrisie, du cynisme que j'ai perçus autour de moi, et à cause desquels je me suis souvent senti la proie d'une coterie sournoise et myope. Et je continue à en payer les effets délétères.

L'alpinisme, pour moi, a toujours été synonyme d'aventure, il ne pouvait ni ne devait être autre chose ; et l'aventure, j'ai toujours voulu la vivre, hier comme aujourd'hui, à l'échelle humaine. C'est pour conserver cette précieuse dimension que, dans mes entreprises, quand il n'a dépendu que de moi, j'ai refusé tout support logistique et technique. Il y a quelques années, par exemple, j'avais décidé de vivre une expérience particulière sur une terre encore vierge, loin de toute installation humaine. Mon choix s'était porté, dans la partie chilienne de la Patagonie, sur la portion australe, entaillée de fjords profonds qui y pénètrent de l'océan Pacifique. Une terre aujourd'hui encore coupée du reste du monde.

Ce que j'ai pu faire là-bas s'est déroulé à l'échelle humaine et m'a apporté une nouvelle expérience. Mais si j'avais visé avant tout le spectaculaire, j'aurais fait ce que font certains en s'assurant des contacts et des approvisionnements grâce aux moyens aériens rapides, en utilisant des liaisons radio ou des signalisateurs électroniques de divers genres, d'infaillibles instruments relayés par satellite du type « Global Positioning System » pour se garantir une orientation parfaite et connaître avec exactitude les distances parcourues ou à parcourir. Un type d'entreprise qui n'a d'autre fin qu'elle-même, stérile, qui ne peut servir qu'à homologuer les per-

formances du matériel technique utilisé. Une aventure qui aujourd'hui ne constitue assurément pas un problème, mais ne présente aucun intérêt sur le plan humain. Ce type d'entreprise, que je conteste résolument, se fonde en outre sur une sorte de tromperie qui déforme tout, de façon honteuse, aux yeux de tout le monde. Une tromperie que cependant on fait passer pour une aventure qu'avec bien peu de goût et encore moins de correction on veut ensuite comparer à celle, authentique, des pionniers. Tout bien pesé, je dis qu'il n'y a plus là aucune aventure : il manque l'isolement, l'inconnu et la surprise. Trois facteurs qui mettent à l'épreuve l'ingéniosité et les ressources de l'homme, et qui restituent une dimension plus naturelle à ses limites et donc à son entreprise.

Des moyens et du matériel sophistiqué, des produits diététiques et pharmaceutiques dignes de l'astronautique ainsi que des connaissances approfondies en matière de médecine, de biologie, de physiologie et autres ne peuvent que bouleverser et repousser toujours davantage les limites du possible. Cela étant, il ne faudrait pas confondre ce que l'on fait aujourd'hui avec ce qui était irréalisable hier, quand l'inconnu était vaste et les moyens pour l'affronter rudimentaires. Dans les matériels modernes, par exemple, tout est rationnel, léger, résistant. Au-dessus de huit mille mètres, la pharmacothérapie remplace les bouteilles d'oxygène et soulage aussi de la fatigue musculaire et cérébrale. Grâce à l'évolution des moyens, et à la sécurité psychique qui en découle, voici que l'impossible dans l'aventure recule chaque jour davantage, au point que l'on peut affronter et rendre presque normale, à un haut niveau bien sûr, une chose hier encore impensable. D'un autre côté, chacun est fils des moyens, des limites, des sentiments caractéristiques de sa génération. Cela, je le comprends et je le respecte, même si parfois il m'est difficile d'entrer dans la logique d'une époque qui n'est pas la mienne. Je le respecte, mais à une condition : que les hommes et les entreprises soient toujours évalués en fonction de leur époque.

On se demande quel sens peut encore avoir l'alpinisme. Tout ce qui exprime des valeurs humaines, et donc entre autres l'alpinisme, devrait mériter le respect. Mais malheureusement il n'en va pas toujours ainsi, car dans un monde qui actuellement semble de plus en plus enclin à faire la part belle aux coquins et aux filous, comme à donner gain de cause aux voleurs et aux corrompus, il est difficile de faire passer des vertus comme l'honnêteté, la cohérence, la responsabilité, l'engagement et les élans désintéressés de l'âme. Nous savons tous que le vrai malade de base, contaminé et contagieux, aujourd'hui c'est l'Etat – chez nous en tout cas –, avec ses institutions qui ont perdu tout crédit et toute légitimité, avec les liens inextricables et trop souvent scandaleux entre pouvoir et intérêt personnel. Il s'ensuit que la société, compromise par les effets du mauvais gouvernement, plongée jusqu'à s'y noyer dans le reflet de ses propres faiblesses et de celles des autres, en vient à renverser ou à ignorer les valeurs les plus élémentaires.

Quoi qu'il en soit, tant que l'alpinisme mettra en jeu l'imagination, la soif d'idéal et le besoin de connaissance – cette dernière tournée surtout vers l'être intime –, il restera vivant. Il n'existe pas, quoique prétendent certains, une escalade moderne, ancienne ou future. Il n'existe que l'escalade qui, en tant que telle, est un moyen bien adapté à l'éthique de l'individu pour réaliser ses aspirations. Mais il ne faut pas confondre alpinisme et culte de la virtuosité, aventure et spectacle.

Comme je l'ai déjà dit, la montagne a été pour moi avant tout un motif et un moyen d'aller plus loin, de donner plus de champ à ma curiosité. Et ici réapparaît le fait que, dans le fond, je suis un grand curieux. Mais la montagne a suscité en moi d'autres motivations non moins importantes, comme de vivre en dehors de certains schémas sociaux, réducteurs et souvent décevants ; de me mouvoir dans une nature grandiose et authentique, dans laquelle je me sens bien ; de me mesurer, surtout avec moi-même ; de trouver mon

identité ; bref de me réaliser. Si j'ai rencontré la déception, elle n'est pas venue de la montagne, je le redis, mais de ses gens, des alpinistes. A tort ou à raison j'ai été très jaloué, critiqué et même attaqué. Mais ce n'est que le revers de la médaille.

En montagne, on expérimente et on développe des qualités spartiates qui vous sont imposées par la nature elle-même, mais il est difficile de transférer ensuite cet enseignement dans la vie quotidienne. C'est l'éternel conflit entre deux vies : on serait tenté de les croire complémentaires, l'une servant à fortifier l'autre, mais en réalité elles se déroulent sur deux lignes divergentes et se trouvent souvent en désaccord. La montagne m'a appris à ne pas tricher, à être honnête avec moi-même et avec ce que je faisais. Pratiquée d'une certaine manière, c'est une école dure, certes, parfois même cruelle, et cependant empreinte d'une sincérité qu'on ne rencontre pas toujours dans le quotidien. Et si, par conséquence, je transpose de tels principes dans la société des hommes, je serai immédiatement considéré comme un imbécile, et en tout cas je serai puni parce que je n'aurai pas donné de coups de coude, mais j'en aurai reçu. Il est vraiment difficile de concilier ces différences. D'où l'importance de fortifier son âme, de choisir ce que l'on veut être et, une fois qu'on s'est engagé dans une direction, d'être assez ferme pour résister à la tentation d'en changer. Naturellement, le prix à payer pour rester fidèle à l'« ordre » qu'on s'est donné est très élevé. En ce qui me concerne, la richesse spirituelle que j'en ai retirée est proportionnelle.

Au fil des ans, j'avais compris de plus en plus clairement que ma véritable vocation était de vivre l'aventure dans son expression la plus vaste et la plus universelle. Je devais donc élargir mon horizon et tourner sur 360 ° dans un monde qui, bien que déjà entrevu, m'était encore inconnu. Celui qui a senti s'éveiller en lui le goût de la découverte éprouvera forcément le besoin d'aller plus loin. Mais le mont Blanc, j'y suis toujours revenu même après tant d'années,

Montagnes d'une vie

et je l'ai fait comme on peut revenir vers un père pour dialoguer avec toute l'affection et les souvenirs qu'un fils cherche auprès de ses parents.

C'est donc d'un intérêt initial, qui m'a poussé à devenir alpiniste, qu'ont dérivé ensuite tous mes autres intérêts dictés précisément par la curiosité. Je peux dire aujourd'hui que tout m'a intéressé et m'intéresse encore quand cela est fait, pensé et vécu d'une certaine façon. J'ai toujours eu en moi, inné et nettement marqué, le désir de connaître, de savoir ; mais c'est seulement à travers mon expérience d'alpiniste d'abord, puis en parcourant le monde en solitaire, que j'ai réussi à le satisfaire.

Maintenant je sais mieux qui je suis et ce que j'ai fait. Je sais ce que j'attends de moi et des autres. Il est devenu plus clair pour moi que pour atteindre un but il y a toujours un prix à payer. Telle est ma conclusion, par-delà les cimes conquises, les lieux explorés et les succès obtenus.

I

LES DÉBUTS (1948)

Quand j'étais encore enfant, je m'éloignais de la maison sous un prétexte quelconque, pendant les vacances scolaires, pour aller jusqu'à un endroit d'où je pouvais suivre le vol des aigles. Eh oui, à cette époque-là il y avait des aigles dans le ciel de nos Préalpes, et un couple de ces rapaces avait élu domicile sur un rocher qui surplombait le village où je séjournais, Vertova di Valserriana, dans une des vallées au nord de Bergame.

Plus haut, il y avait l'Alben, le sommet qui plus que tous enflammait mon imagination avec ses pointes de calcaire blanc souvent enveloppées de nuages. L'Alben était ce que j'avais pu admirer de plus austère jusqu'alors dans la nature et, dans ma naïveté d'enfant, je l'avais idéalisé en faisant le symbole de mes aspirations à l'aventure. Je fus déçu, bien des années plus tard, quand du sommet de la Grigne je m'aperçus, en le voyant de loin, que mon fabuleux Alben était plus bas et plus trapu que la cime sur laquelle je me trouvais.

Je vivais encore à Monza dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. C'étaient des temps bien difficiles,

même pour un garçon qui avait la vie devant lui, dans un monde en ruine et encore sans perspectives.

C'est justement pendant ces années que je fis la connaissance de la Grigne, cette élégante pyramide rocheuse qui domine la Brianza. Et même si à cette époque je n'allais que sur les sentiers, je ne pouvais me soustraire à la fascination qu'exerçaient sur moi les aiguilles et les crêtes de ce beau sommet sur lequel, avec émerveillement et envie, je voyais grimper des cordées. Je restais des heures entières à observer ces bienheureux, et j'essayais ensuite de les imiter sur le rocher le plus proche à quelques mètres du sol.

Un jour l'ami qui m'accompagnait régulièrement apporta dans son sac la corde à linge de sa mère. Ce fut la première fois que je m'encordai, et dès ce moment j'essayai de mettre en pratique ce que j'avais si longtemps observé.

Une véritable escalade allait suivre bientôt, grâce à un homme sympathique, nommé Elia, qui devait devenir mon ami.

Un jour, au pied du Nibbio, un des pitons de la Grigne, Elia surprit mon regard fasciné par les évolutions de quelques cordées qui y étaient engagées. Cela dut l'attendrir, car il s'approcha de moi, harnaché de pied en cap, et de l'air de quelqu'un qui s'y connaît il me demanda : « Ça te dirait d'essayer ? — Je ne demande pas mieux », lui répondis-je, et cinq minutes plus tard nous montions déjà à la course le sentier de la directissime pour arriver au pied du pinacle qui porte le nom de Campaniletto. Nous nous encordâmes et, après m'avoir donné quelques instructions, Elia se lança à l'attaque. Mais à peine eut-il fait deux mètres que mon ami sembla se trouver en difficulté. Je le vis se tendre vers le haut, se pencher d'un côté, puis de l'autre, se ramasser sur lui-même, se tendre de nouveau et recommencer, mais il était toujours là, à deux mètres du sol, et moi je le regardais sans rien dire.

Il se décida enfin à redescendre. « J'ai des semelles qui glissent », dit-il pour se justifier, puis il ajouta : « Je vais essayer plus

à gauche ! » Il refit la même chose sans obtenir de meilleur résultat, et pourtant cette fois je l'avais poussé et soutenu de toute la force de mon esprit. Vas-y, disais-je en moi-même, grimpe, ou je peux dire adieu à ma première ascension. Il finit par redescendre encore au point de départ. J'étais décidément déçu et déjà sur le point de me résigner quand il s'en sortit, et je n'en crus pas mes oreilles, en disant : « Vas-y, essaie, toi qui as de bonnes chaussures. » J'avais aux pieds de gros souliers bien voyants, à bouts carrés : très usés, ils provenaient de surplus militaires et étaient fixés à la cheville par une large ceinture de cuir. Je me dis : si Elia n'est pas passé avec ses chaussons d'escalade, comment pourrais-je le faire moi, sans une corde pour m'assurer par le haut ? Malgré cela, j'avais tellement envie d'essayer que je pris sa place. Je ne sais pas comment, mais je vins à bout de ce passage difficile du début. J'eus soudain la sensation de me trouver au centre d'un rêve exaltant. Assuré par le haut, Elia me rejoignit, mais, au moment où j'allais le laisser reprendre la tête, il déclara : « C'est bien ! Continue comme ça jusqu'au sommet ! » Et je continuai jusqu'au sommet. Ce fut ainsi qu'eut lieu ma première rencontre avec une vraie paroi rocheuse.

Nous étions en août 1948, et cette première ascension sur le Campaniletto m'avait galvanisé. D'autres escalades suivirent, sur les aiguilles de la Grigne : il y en eut beaucoup, autant que l'on pouvait en réaliser de l'aube au crépuscule d'un dimanche pendant tous les dimanches qui suivirent.

Maintenant je me sentais voué corps et âme aux rochers, aux surplombs, à la joie intime que l'on éprouve quand on domine ses faiblesses dans une lutte où l'on s'engage jusqu'aux limites de ses possibilités. Et puis il y avait le plaisir de passer là où d'autres n'arrivaient pas à passer. Dans cette sorte de communion directe entre pensée et action, je découvrais toujours davantage mes forces et mes limites. Je cherchais peut-être à me dédommager de ce que la

Montagnes d'une vie

vie ne m'accordait pas par ailleurs ? En tout cas, il était de plus en plus clair que là-haut, au contact d'une nature qui ne trichait pas, dans ce climat de franchise, je me sentais vivant, libre, vrai : chaque jour davantage. J'étais donc en train de découvrir l'aventure, riche de ces éléments qui exaltent et améliorent l'homme. J'étais en train de découvrir, surtout, ma façon d'être.

La difficulté des ascensions que je réalisais était naturellement proportionnée à mon expérience qui augmentait peu à peu : j'étais passé, en escaladant les aiguilles de la Grigne, des plus faciles aux plus difficiles. Ce fut un cycle bref mais intense qui dura tout l'hiver et s'acheva tard dans le printemps, c'est-à-dire au début de la saison d'alpinisme proprement dite – celle de 1949.

Mes compagnons habituels, tout aussi néophytes que moi, s'appelaient Oggioni, Barzaghi, Casati, Aiazzi et, plus tard, Carlo Mauri. Les grands sommets alpins que nous affrontions désormais portaient des noms prestigieux et occupaient les premières places dans l'échelle des difficultés : directissime du Croz dell'Altissimo dans le massif de la Brenta, face nord du Piz Badile, face ouest de l'aiguille Noire de Peuterey dans le massif du Mont-Blanc, et toujours dans le même massif éperon Walker aux Grandes Jorasses. Un poker de succès dans le bagage d'un garçon de dix-neuf ans, à un an de sa première ascension, timide et cocasse, avec Elia, sur le Campaniletto.

II

LA FACE EST DU GRAND CAPUCIN (1951)

Le soleil, proche maintenant du zénith, avait rendu l'air suffoquant en ce jour d'août sur le mer de Glace, et mon attention était monopolisée par ce col du Géant tant désiré, et où il me semblait que je n'arriverais jamais. Assommé de chaleur, j'avançais péniblement sur la neige éblouissante ; et je n'aurais peut-être même pas jeté un coup d'œil au paysage qui m'entourait si je n'avais pas soudain été secoué par un terrible grondement : un énorme éboulement de glace et de rochers qui dévalaient d'un sombre couloir du mont Blanc du Tacul.

Le calme était revenu, mais mon regard était toujours arrêté sur cet ensemble d'aiguilles d'où se détachait, dominant le décor, un superbe pilier rouge. Sa verticalité était absolue, déconcertante ; rien qu'à s'imaginer suspendu là-haut, on avait presque le vertige. Je me souviens qu'une de mes premières pensées fut de me demander si quelqu'un avait jamais osé escalader cette paroi, dont j'ignorais encore le nom. C'était en effet la première fois que je me trouvais dans cette partie du mont Blanc.

Plusieurs mois passèrent, puis un jour un ami me parla de l'existence d'un grand problème d'alpinisme non encore résolu. Ses descriptions coïncidaient parfaitement avec le magnifique pilier rouge qui avait tellement frappé mon imagination en ce jour de canicule de l'été 49.

C'est ainsi que je fis connaissance avec le Grand Capucin, et sa formidable paroi est.

La chose me fascina toute de suite au plus haut point. Je rêvais d'atteindre un sommet par une voie toute personnelle, voulue et tracée par ma seule imagination, même si je devais avoir un compagnon de cordée. Je n'avais pas encore éprouvé l'émotion de me mesurer à une grande paroi vierge, et c'était là une occasion à ne pas manquer.

Je ne perds pas de temps et à l'aube du 24 juillet 1950, avec mon ami de Monza Camillo Barzaghi, nous franchissons la rimaye du glacier pour aborder la roche de la paroi est du Grand Capucin. Nous attaquons tout droit par la grande fissure centrale dont les difficultés, comme prévu, s'avèrent tout de suite importantes. L'ambiance est la plus impressionnante que j'aie jamais connue jusqu'à ce jour, et se trouver là, suspendu, a vraiment de quoi faire peur. Depuis hier après-midi je vis dans cet état d'esprit épuisant, qui est né à l'instant même où nous sommes arrivés en exploration au pied du Grand Capucin. C'est là que nous est arrivé, aigu et lointain, le cri d'un choucas que cependant nous n'avons pas réussi à voir. Nous avons déjà abandonné l'idée de le dénicher quand, le nez levé pour étudier la voie, nous avons vu un petit point noir tourner sous le premier des grands toits. Cette espèce de moucheron était naturellement notre introuvable choucas qui tournait en rond à la hauteur, à peine, du premier tiers de la paroi. Cette image nous a suffi, en tant qu'élément de comparaison, pour redonner ses vraies dimensions à une telle face, qui nous est alors apparue beaucoup plus vaste et beaucoup moins à portée de main que nous ne l'avions

La face est du Grand Capucin (1951)

pensé à première vue. Cette découverte a évidemment accru notre respect pour le Grand Capucin, et c'est pourquoi aujourd'hui nous l'affrontons avec plus de crainte.

A peine avons-nous grimpé quelques dizaines de mètres que commence une série d'orages et de chutes de neige qui dureront un jour et demi, nous contraignant à redescendre en rappel à toute vitesse. Comme si le bivouac de la nuit précédente ne nous avait pas suffi, une fois revenus sur le glacier, nous passons une nouvelle nuit en plein air au sol des Flambeaux, à cinq minutes seulement du refuge Torino. D'abord parce que le ciel est redevenu clair et que la lune brille de tout son éclat parmi les étoiles dans un paysage irréel ; et ensuite parce que nous n'avons pas un sou.

Vingt jours plus tard, le 13 août, je suis de retour au pied du Grand Capucin, cette fois avec le Turinois Luciano Ghigo. C'est décidément un été à bourrasques, et notre pessimisme initial trouve le soir même sa justification : à peine nous sommes-nous installés pour bivouaquer qu'il se met à neiger à gros flocons, sans un souffle de vent. Cette fois encore le départ n'a rien d'encourageant, cependant nous sommes bien installés sous un grand surplomb, dans une sorte de grotte. C'est à cet endroit précis que commence vraiment le problème de la face est.

Par bonheur le lendemain matin il fait très beau, et quelques heures suffisent à libérer la roche de la neige tombée pendant la nuit. J'attaque donc les surplombs, engageant ainsi directement une confrontation serrée entre homme et montagne.

Le temps file très vite et le soir va déjà tomber quand la muraille présente un de ses points de verticalité maximale. Nous sommes sous un énorme toit, le premier d'une série qui dissimule entièrement à notre vue ce qui se trouve au-dessus. La traversée en diagonale que je m'appête à entreprendre sur la droite, pour contourner le toit, présente une extrême difficulté, en escalade libre

le long d'une plaque lisse et verticale où l'on ne peut pas planter de piton. Le soleil, qui toute la journée nous a tapé dessus, fait encore maintenant sentir ses effets. Complètement desséchées, les lèvres nous brûlent. Il y a deux jours que nous sommes en paroi et déjà deux de nos trois gourdes d'eau sont vides. Il fait nuit quand enfin nous découvrons, à côté du toit, une petite terrasse où faire halte. C'est une chance, autrement nous aurions été obligés de passer la nuit suspendus à nos cordes. Minuscule et aérienne, cette vire nous permet au moins de nous tenir assis, l'un à côté de l'autre, les jambes pendant dans le vide. Le lendemain, nous reprenons l'ascension dans une série de dalles en surplomb, qui sous les coups de marteau sonnent creux comme des tambours. La roche n'offrant pas de points d'assurance et de relais sûrs, et donc ne nous permettant pas de risquer une progression rapide en escalade libre, nous sommes contraints d'avancer très lentement et avec peine. Nous n'en finissons pas de planter des pitons et de nous suspendre à des étriers, de franchir un surplomb pour en attaquer aussitôt un autre. Et ainsi à chaque longueur de corde, sans jamais pouvoir souffler. Mon compagnon, qui me suit, doit récupérer le plus de pitons possible pour que nous ne risquions pas d'en manquer.

Nous sommes entourés d'un vide absolu, que rendent encore plus impressionnant les grands toits qui s'avancent de chaque côté au-dessus de nous. Ceux qui nous dominent sur la droite sont tellement en dévers qu'on dirait de gigantesques hottes suspendues là pour aspirer les vapeurs de l'éblouissant glacier.

La corde qui depuis trois jours nous enserre la taille nous gêne de plus en plus, à certains moments sa morsure devient insupportable, on dirait qu'elle nous scie en deux. Mais ce qui nous tourmente le plus, c'est la soif. Bientôt la troisième gourde est vide elle aussi, et la vire enneigée sur laquelle nous avons tant compté est encore très loin, au-dessus de ces mystérieux surplombs qui nous empêchent de voir plus haut. Notre langue a gonflé, et il nous

semble que notre bouche n'arrive plus à la contenir. Elle nous brûle, et chaque tentative de produire de la salive est suivie d'une quinte de toux irritante qui aggrave la situation. Plus qu'à une escalade, notre ascension ressemble à une pénible fuite vers le haut dans le but d'échapper à cette dangereuse déshydratation. Nous progressons donc avec une extrême lenteur et ne réussissons à prononcer, ou plutôt à balbutier, que quelques rares mots, les ordres brefs strictement indispensables aux manœuvres complexes que nous devons accomplir.

Maintenant j'atteins une fissure surplombante qui coupe sur plusieurs dizaines de mètres le grand dièdre où nous nous trouvons. Je me rends compte tout de suite qu'il est impossible de l'emprunter : elle est trop étroite pour que je puisse y engager une épaule, et trop large pour planter le seul type de piton dont nous disposons. Sur le coup, l'incertitude me bloque, mais ensuite l'intuition vient à mon secours. Quelques mètres plus à droite, un peu plus bas, la roche apparaît marquée horizontalement par une très mince fissure qui disparaît dans le vide. Eh bien, je ne sais pas pourquoi mais je sens que c'est de ce côté-là qu'il faut tenter sa chance. Et de fait, cette petite fissure se révélera être le talon d'Achille de cette impossible section de paroi.

Totalement absorbés par ce dernier problème, nous ne nous sommes pas aperçus que le temps est en train de changer. Bientôt le soleil disparaît derrière les nuages, et avant même que Ghigo ait pu me rejoindre en traversée, le long de la fissure, il se déchaîne une tempête de neige d'une telle violence qu'en quelques minutes la paroi est entièrement blanche. Dès les premiers flocons, nous soulageons notre soif en suçant tout ce qui passe de mouillé à portée de nos lèvres. Et ce peu de liquide mêlé de sable suffit à nous redonner des forces.

Maintenant, en pleine tourmente, nous franchissons quelques plaques faciles disposées en gradins, puis nous arrivons sur une

minuscule terrasse, au-delà de laquelle semble s'évanouir une nouvelle fois toute espérance : une plaque lisse et parfaitement verticale d'une quarantaine de mètres nous barre encore une fois le chemin. Impossible de la contourner, il faut l'affronter directement. Entre-temps, il s'est arrêté de neiger, mais ce n'est qu'une trêve, le mauvais temps va persister. Nous n'avons plus le choix, il nous faut continuer à tout prix, sans possibilité de retraite, à cause surtout de nos cordes de chanvre, maintenant trempées et raidies, avec lesquelles il serait très problématique de nous laisser glisser dans le vide entre toits et surplombs.

Nous savons que nous devons passer la nuit à l'endroit que nous venons d'atteindre, mais il est vrai aussi que juste au-dessus de cette plaque lisse il y a la fameuse vire enneigée, à partir de laquelle nous pourrions certainement redescendre en rappel par le versant nord. Ce n'est qu'un espoir, bien sûr : mais qui suffira à nous soutenir moralement.

Nous disposons encore de deux heures de jour, aussi, même s'il est certain que nous devons bivouaquer ici ; je décide de faciliter le travail de demain en équipant de quelques pitons le début du terrible mur de quarante mètres.

Une première tentative exige une bonne heure d'efforts et se solde par un échec, avec en prime la douche glacée qui s'écoule de la paroi. J'essaie alors un peu plus à gauche, et quand la nuit tombe le résultat n'est pas fameux.

C'est complètement trempés que nous nous glissons tant bien que mal dans nos sacs de toile caoutchoutée pour un nouveau bivouac. Il recommence à neiger dru, et cela continuera toute la nuit. Malheureusement notre modeste équipement ne comporte aucun vêtement garni de duvet : pour nous, c'est encore un luxe. Rien n'est en bonne laine, ni encore moins imperméable car les coutures sont rudimentaires.

Vient enfin l'aube du quatrième jour. Je réussis à surmonter ma torpeur initiale, et je me réattaque au terrible mur, qui est devenu encore plus rebutant. Comme je l'ai dit, depuis hier soir il a continué à neiger plus ou moins fort et, avec le jour, d'aveuglants tourbillons s'élèvent, créant une véritable tourmente. C'est ainsi que les difficultés, déjà extrêmes, de cette section de paroi deviennent exaspérantes. A force d'entêtement je parviens pourtant, mètre après mètre, à m'élever sur ce mur compact et lisse. Je ne suis qu'à la moitié de la longueur quand je suis obligé de m'assurer à un piton, d'ailleurs peu sûr, pour attendre que Ghigo me rejoigne : désormais les cordes, trop raidies, ne coulisent plus dans les mousquetons.

Finalement j'arrive au sommet du mur de quarante mètres au moment où le mauvais temps semble vouloir nous accorder une trêve. Maintenant un vent violent dissipe ici ou là le brouillard, laissant deviner tantôt le capuchon sommital, tantôt les crevasses du glacier au-dessous de nous. Un dernier effort dans des dièdres relativement inclinés, et j'arrive sur la grande vire. Mais au moment où Ghigo va me rejoindre, il recommence à neiger très fort. Bien entendu, nous ne parlons même pas de continuer vers le sommet, d'ailleurs ce serait impossible, mais, en revanche, nous nous demandons s'il vaut mieux faire un rappel en paroi nord, encore inexplorée, ou tenter en force une longue traversée horizontale de la paroi où nous nous trouvons en direction des couloirs de la voie normale. Nous optons pour la première solution qui, bien que problématique, nous permettra une retraite plus rapide et plus directe, nous évitant ainsi un quatrième bivouac dans la tourmente.

Il est à peu près deux heures de l'après-midi et nous avons presque une demi-journée devant nous. Nous ne perdons pas de temps, pendant que je plante un piton Ghigo noue les deux cordes, maintenant complètement raidies, et hop, advienne que pourra,

nous nous précipitons dans l'abîme inconnu dont on ne devine même pas la structure.

Je suis incapable de dire comment nous avons pu venir à bout de cette série de terrifiantes descentes en rappel, pratiquement sans rien voir. En plus, nous avons failli plusieurs fois nous retrouver sans nos cordes, que nous ne parvenions plus à récupérer tellement elles étaient raides. En chanvre tressé, elles étaient depuis le début si invraisemblablement gorgées d'eau que, dans les manœuvres, elles restaient dures comme des nerfs, mais en même temps elles glissaient sous la main. Les saisir, c'était comme serrer des anguilles qui s'échappaient de nos mains par ailleurs engourdis par le froid. Je me souviens particulièrement d'une de ces folles descentes. Je m'étais arrêté en pleine paroi, assuré sur un piton que je venais de planter et j'avais hurlé à mon compagnon que le rappel était libre. Peu après il m'avait donc rejoint en débouchant d'un tourbillon de neige et s'était assuré sur le même piton. Nous avons récupéré les cordes, et j'avais à nouveau installé le rappel suivant ; c'est-à-dire que j'avais lavé les cordes après les avoir passées dans l'anneau du piton auquel j'étais assuré, puis lancées une fois de plus dans le vide où elles avaient été immédiatement englouties dans les tourbillons de neige. Selon la technique adéquate, je les avais enroulées autour de ma jambe gauche en les faisant passer ensuite sur mon épaule droite, puis j'avais enfin commencé la nouvelle descente. J'étais donc en train de glisser, comme sur un câble, et autour de moi on n'y voyait pas à plus de deux ou peut-être trois mètres. La paroi, que j'effleurais à peine de la pointe des pieds, semblait s'évanouir peu à peu, me laissant pendre dans le vide. J'ai descendu une dizaine de mètres, quand soudain, catastrophe !, peut-être à cause de mon sac trop proéminent, la corde glisse de mon épaule et finit sur mon avant-bras, celui par lequel je suis déjà suspendu, et qui maintenant se trouve étranglé par mon poids. A ce moment, me trouvant par la force des choses penché sur un côté, dans un équi-

La face est du Grand Capucin (1951)

libre désormais instable, je ne résiste plus au poids de mon sac qui finit par me culbuter la tête en bas. Je reste alors immobilisé dans une position absurde que je ne parviendrai pas à modifier. Suspendu au bout d'une corde, ma tête elle-même étant immobilisée par le poids du sac, je ne sais plus que faire. Remonter le long de la corde est impossible. Mais rester longtemps suspendu en boule de cette manière l'est tout autant. Heureusement, je parviens à me contrôler et m'impose de résister. Il faudra bien que je descende d'une façon ou d'une autre, au besoin en me laissant glisser décimètre par décimètre le long de la corde. C'est ce à quoi je me résous en faisant appel à toutes mes ressources pour ne pas lâcher prise. Avec l'espoir que je finirai tôt ou tard par rencontrer une anfractuosité de la paroi, à supposer qu'il y en ait une, qui me permette de reprendre une position normale. Incroyable mais vrai, au bout d'un temps qui me semble une éternité, j'arrive sur une dalle lisse en partie détachée de la paroi contre laquelle elle est cependant appuyée. Toujours la tête en bas et en mesurant bien chaque geste, je parviens finalement à m'introduire, tête en avant, dans le dièdre : je suis sauvé. Mais je me trouve maintenant à une vingtaine de mètres de l'endroit où je m'étais renversé, ce qui veut dire qu'il ne me restait que deux ou trois mètres de corde utilisables.

Après quatre-vingts heures d'une aventure rocambolesque, nous laissons derrière nous la face est du Grand Capucin avec le ferme espoir d'y revenir.

Une année s'écoule et, à l'aube du 20 juillet, 1951 Ghigo et moi, ponctuellement, sommes de retour au Grand Capucin. Nous commençons par remonter sur une brève distance le couloir enneigé du Trident, contournant ainsi par la gauche les dalles initiales que nous avions franchies la première fois. Avec cette variante, nous mettrons deux heures de moins pour gagner la grotte

qui nous avait protégés de la neige lors des deux tentatives précédentes.

Le soir nous bivouaquons à côté du premier grand toit, et à la fin du jour suivant nous sommes sur la grande vire enneigée d'où nous avons amorcé notre retraite l'année dernière, en face nord.

Pour aménager notre bivouac, nous précipitons dans le vide un gros rocher qui l'encombre. Ouf, c'est fait. Le rocher tombe et nous tendons instinctivement l'oreille pour l'entendre rebondir dans la paroi, mais nous ne percevons aucun bruit. Nous sommes sur le point d'abandonner notre écoute, déçus, quand nous parvient enfin un plouf lointain et unique : le bolide est arrivé d'un seul bond jusqu'au glacier.

Nous sommes si bien installés pour ce second bivouac que nous tardons, le lendemain matin, à reprendre l'ascension. Nous ne repartons qu'à neuf heures, alors que le soleil est déjà haut, et la chaleur étouffante.

Le capuchon sommital du Grand Capucin dresse comme une menace ses formes tourmentées et tranchantes. Une traversée d'une douzaine de mètres sur la gauche nous ramène au centre de la paroi où s'élève une série de dièdres qui forment une continuité avec les grands toits sommitaux. Le vide est de nouveau impressionnant, mais la roche est saine et bien fissurée. Cependant on ne peut pas progresser d'un seul mètre sans avoir recours aux pitons.

Les heures s'écoulaient très vite, tout entières occupées par d'âpres acrobaties. Les nappes de brouillard qui se sont formées peu à peu nous enveloppent, et je m'aperçois bientôt que nous allons être une fois de plus trahis par le temps. A l'approche du soir, tandis que je progresse suspendu à des pitons, le dernier d'entre eux s'arrache soudain, et je tombe dans le vide. Cela ne dure qu'une seconde, car instinctivement je tends les mains, cherchant quelque chose à quoi m'accrocher. Et c'est ainsi que j'agrippe au vol, peut-être un mètre plus bas, une petite prise de quartz large de deux

doigts à peine. Si extraordinaire que cela puisse paraître, j'y reste accroché, le bout des doigts planté dans les cristaux acérés. Ghigo, rapide comme l'éclair, réussit à avaler la corde et moi, sans soubresauts ultérieurs, je peux relâcher la prise douloureuse et me reposer sur le piton, un peu au-dessous.

Je suis sur le point de venir à bout du franchissement d'un toit quand la nuit me force à redescendre jusqu'à mon compagnon, bien assuré sur des pitons solides. Cette fois, nous devons bivouaquer complètement suspendus dans le vide, assis dans des étriers.

Nous n'avons pas encore fini de nous installer pour la nuit que déjà voltigent quelques légers flocons. L'arête effilée, juste au-dessus de nous, commence à émettre sous l'effet du vent des sifflements modulés, de plus en plus aigus et rageurs. Ils ne nous abandonneront pas de toute la nuit. Le bivouac est constitué de deux minuscules vires pas plus grandes que la largeur d'un pied. Aux deux pitons qui nous soutiennent est aussi accroché notre équipement au grand complet. Nos jambes sont passées dans les étriers et une toile caoutchoutée nous enveloppe tant bien que mal. La situation devient vite insupportable, la cordelette des étriers sur lesquels nous pesons nous scie et nous engourdit peu à peu les jambes. Au fil des heures la douleur devient insoutenable. Et non moins cruelle est la morsure de la corde attachée à notre taille. Le gel et le souci du lendemain complètent nos tourments.

L'aube qui suit est opaque et un peu sinistre. Il s'est arrêté de neiger mais le vent souffle plus fort. L'arête tranchante contre laquelle hurle la tempête est maintenant couverte d'aigrettes de glace. Il faut sortir de ce piège au plus vite.

A 5 h 30, nous sommes déjà en action et luttons au moins autant contre le froid, aux mains en particulier, que contre la paroi avec toutes ses difficultés. Je franchis une large fissure en utilisant les deux seuls coins de bois que nous avons. J'arrive sous le dernier des grands toits sommitaux : le célèbre capuchon triangulaire qui donne

son nom à la cime. Je le contourne par la droite sur quelques dalles enneigées, viennent ensuite une cheminée englacée puis un dernier ressaut de rochers verticaux, et enfin c'est le sommet : une crête élancée et ourlée de neige. Il est 14 h 30, nous sommes au quatrième jour. Ghigo et moi nous voudrions nous dire tant de choses, pourtant nous nous contentons d'une poignée de main silencieuse. De là-haut, dans une grisaille uniforme puisque les nuages se sont momentanément dispersés, notre regard ne réussit à percevoir qu'une gigantesque avalanche qui, en bouillonnant et en tonitruant entre les crêtes, se précipite sur le versant de la Brenva.

Notre seul désir maintenant, c'est de redescendre le plus vite possible, d'autant plus qu'il s'est remis à neiger. En suivant la voie normale, il ne nous faut pas longtemps pour arriver en rappel à la brèche qui relie le Grand Capucin au mont Blanc du Tacul. Puis nous ne voyons plus rien, car nous sommes pris dans la tourmente. Nous n'en sortirons qu'à 9 heures du soir en arrivant à tâtons au refuge Torino.

Vingt-cinq ans après

Vingt-cinq ans après cette première ascension, à la fin du mois de juin 1976, je retourne au Grand Capucin en reprenant la voie que j'ai ouverte. Je suis ici pour célébrer à ma façon un anniversaire, mais aussi pour faire une vérification personnelle qui s'avérera positive. Je n'entends nullement remettre en cause par là ma décision, prise il y a douze ans, de ne plus faire d'alpinisme extrême. Pourquoi cette décision ? Simplement parce qu'avec pondération j'ai fait un choix.

Me voici donc une fois encore au Grand Capucin.

Je suis arrivé à la grotte au-delà des dalles lisses de l'attaque, c'est là, je le sais, que commence à proprement parler l'ascension de la face est. Ses structures en dévers, anguleuses et acérées comme les écailles d'un animal préhistorique, se succèdent sans

interruption sur des centaines de mètres, constituant un impressionnant désert vertical. Je suis saisi de ce sentiment de fragilité qu'on éprouve toujours devant la Grande Nature. Je me souviens d'avoir ressenti exactement la même chose il y a vingt-cinq ans. Mais, à l'époque, l'épreuve qui m'attendait était bien plus difficile, car j'avais à affronter l'inconnu, sans jamais savoir si un mètre plus loin je pourrais passer, et en portant le « poids » psychologique d'une paroi que tout le monde considérait comme inaccessible. Ce 23 juillet 1951, en débouchant sur la cime du Grand Capucin au plus fort de la tourmente et après trois jours et demi de lutte extrême, j'avais mené à terme ce que Gaston Rébuffat définira comme « le plus grand exploit en rocher accompli à ce jour, un exploit dont l'alpinisme italien peut être fier. »

Même après tant d'années, je reconnais parfaitement la fissure qui entaille la roche au-dessus de moi, et le long de laquelle, la première fois, j'avais péniblement grimpé vers les surplombs. C'est une de ces images qui restent gravées dans ma mémoire avec une netteté incroyable. C'est comme si tout à coup la dimension temps s'était annulée, et que je continuais à vivre cette expérience lointaine.

Le rappel à la réalité est brutal. Sergio, le gardien du refuge, qui à l'évidence était au courant, a essayé ce matin de me le faire comprendre. Il s'est exprimé à demi-mots, et c'est seulement maintenant que ses paroles prennent un sens précis : il n'y a plus un seul piton dans la paroi. Incrédules, nous scrutons plus attentivement la roche au-dessus de nous. Mais qui donc a bien pu les enlever, et pour quelle raison ? Pour nous, c'est un désastre, cependant je continue d'escalader en utilisant les quelques pitons que par bonheur j'ai emportés. Je commence ainsi un lent et pénible travail de pitonnage, que mon compagnon devra défaire au fur et à mesure, à chaque longueur de corde, en prenant garde qu'aucun de ces pitons, devenus trop précieux, ne se perde. Le temps passe très rapidement

et, si je n'avais pas l'avantage de connaître déjà la voie en certains endroits où ma progression est lente, je pourrais me croire retourné vingt-cinq ans en arrière.

Sous le premier des trois grands toits qui barrent horizontalement le centre de la face, je trouve enfin quelques pitons visiblement peu sûrs. D'une main, je saisis le premier que je rencontre, mais il s'arrache d'un coup, et je manque de basculer dans le vide. D'autres aussi, placés plus haut, se révéleront dangereux, au point qu'avant de les utiliser il me faudra les butter l'un après l'autre. La précarité des pitons n'est pas seulement due à l'alternance saisonnière du gel et du dégel – c'est en effet le début de la saison et nous sommes donc les premiers, cette année, à affronter la paroi –, mais aussi au peu de scrupule de ceux qui, montés l'année dernière en fin de saison dans le but de « nettoyer » l'itinéraire, n'ont pas renforcé les pitons qu'ils n'étaient pas parvenus à enlever.

Toujours dans la zone des trois grands toits, c'est avec tristesse que je tombe sur un spit, ou piton à expansion, fiché dans la dalle lisse et compacte qui précède la première saillie (plus haut j'en rencontrerai un autre). Le spit, type de piton dont la mise en place oblige à perforer la roche, est à mon avis véritablement disqualifiant. Ce genre d'expédient trouve cependant des défenseurs. « Sans ce matériel, décrètent ces gens-là, on ne pourrait pas passer. » Mais dans le Grand Capucin on était déjà passés depuis 1951 avec les seuls moyens traditionnels et même, dans mon cas, rudimentaires. Reste alors à comprendre le pourquoi d'une telle profanation, d'un tel manque de correction et de bon goût dans une voie aussi traditionnelle.

A 5 h 30 de l'après-midi, il commence à neiger (c'est l'histoire qui se répète...), et sur la grande vire désormais toute proche nous sommes contraints à un bivouac très anticipé. Un bivouac en haute montagne est toujours inconfortable, mais cette fois, c'est pour moi la plus belle pause que je pouvais m'accorder au cœur de la grande

paroi. Plus qu'une attente glaciale de l'aube, cette nuit devient pour moi un carrousel de souvenirs, un sujet de réflexion et de conversation passionnée avec mon compagnon, Angelo Pizzocolo, un des alpinistes les plus cohérents et les plus généreux qu'il m'ait été donné de rencontrer. Pizzocolo, trente-six ans, de Monza, est l'incarnation des vertus majeures qu'un homme de la montagne devrait posséder : je regrette de ne pas l'avoir connu au temps de mes grandes entreprises. Quand on l'a comme compagnon, on est tenté de croire que tous les alpinistes sont comme lui. Mais il n'en est rien. Le monde actuel de la montagne, à ce que j'ai pu constater, se révèle dans la majorité des cas sous des traits qui n'ont rien de commun avec les vertus d'un Pizzocolo. Fanatisme, sectarisme et bêtise sont, on peut le dire, des tendances récurrentes dans les milieux de la montagne, aujourd'hui. Mais on y voit régler aussi le cynisme et l'à-peu-près. Ecoutez, par exemple, ce qu'a écrit Untel dans un magazine spécialisé (*Lo Scarpone*, mars 1975), avec la prétention de proposer une synthèse de l'histoire de l'alpinisme : « Autour des années 50, une fois épuisées les plus importantes possibilités d'escalade libre, ceux qui cherchent de nouvelles voies doivent porter leur attention sur les parois considérées comme impossibles à escalader. Mais impossibles avec les moyens traditionnels ! Les alpinistes inventent des chignoles et des hamacs, qui leur permettent de triompher des toits et des surplombs... » Quelles fariboles ! Si les choses se sont passées ainsi, ce n'est sûrement pas « autour des années 50 », mais au moins une dizaine d'années plus tard ; et cela n'avait rien à voir avec le fait qu'auraient été « épuisées les plus importantes possibilités d'escalade libre ». Mon activité est là pour en témoigner, du reste. Mais les déformations et les approximations qui risquent de devenir de l'Histoire ne s'arrêtent pas là : voyons-en quelques autres pendant que nous y sommes. Il y a des choses qu'il faut dire, aujourd'hui !

Au lendemain de mon ascension réussie du Grand Capucin, en 1951, le vieux guide du mont Blanc, Emilio Rey, affirme dans une interview : « C'est un exploit qui ne sera jamais répété. » Le vieux guide voulait dire par là, et lui-même s'en était expliqué, que désormais – comme c'est normalement le cas pour toutes les grandes entreprises après qu'elles ont été réalisées pour la première fois – la voie du Capucin n'opposerait plus jamais autant de difficultés techniques, physiques et surtout psychologiques ; et qu'en outre l'ascension pourrait être réalisée en un temps nettement inférieur. Prenons l'exemple de la première de la face nord de la Cima Ovest du Lavaredo, où pour franchir vingt-cinq mètres de paroi seulement le premier à avoir réalisé l'ascension, le grand Riccardo Cassin, avait mis sept bonnes heures, dont quatre employées à planter un seul piton. Aujourd'hui, en 1975, le même passage demande normalement en tout une quinzaine de minutes. Ceux qui après Cassin ont escaladé cette paroi n'ont assurément pas rencontré la même somme de difficultés, et il s'ensuit – cela me semble évident – qu'on n'a plus jamais accompli l'« impossible » exploit, qui fut l'apanage du premier.

Et pourtant, il se trouve des gens pour n'entendre dans ce que dit Emilio Rey qu'un défi à relever, et le 18 août 1951 Luigi Ghedina et Lino Lacedelli, deux des meilleurs guides de Cortina d'Ampezzo, prennent d'assaut la paroi est du Grand Capucin et « répètent mon exploit » en mettant – déclarent-ils – moins de vingt-quatre heures. Dans le compte-rendu de ce fait, rapporté dans un bulletin spécialisé (*Revue mensuelle du Club alpin italien*, n° 1-2, 1952), on lit textuellement : « Ghedina et Lacedelli, profitant du matériel laissé sur place par les premiers grimpeurs (?), et ayant équipé la partie initiale de la voie, ont pu atteindre le sommet à une heure du matin le 19 août au clair de lune (?), et sont redescendus ensuite en rappel par la même voie (?). » Cela se passe de tout commentaire.

Mais même ma tentative manquée de l'année précédente sur le Capucin n'avait pas été sans susciter l'irritation des habitués censeurs. Dans la presse spécialisée (*Lo Scarpone*) et avec des allusions précises à mon entreprise malheureuse de 1950, on lit en effet le jugement « expert et moralisateur » de quelqu'un qui, peut-être un peu envieux et frustré, est dans ces années-là la voix autorisée du monde de la montagne. Il signe Carlo Ramella. Je le cite fidèlement : « On voit des jeunes gens mal avisés dédaigner, parce que faciles, les voies classiques de nos belles grandes montagnes, pour se suspendre à des pitons trois jours durant sur des parois, à une heure d'un refuge desservi par téléphérique... Stériles exploits de gymnastes... Arides prestations d'athlètes célébrées comme le nec plus ultra en matière d'alpinisme... Entreprises disproportionnées à leur maturité... Grimpeurs qui sont des sportifs plus que des alpinistes, dont les capacités en tout cas ne sont pas avérées, et qui se préoccupent trop de faire parler d'eux dans les journaux... Présentés comme des *hommes d'exception* alors que ce ne sont que des débutants... Insuffisamment préparés physiquement, techniquement, moralement... » Et la même voix continue en étendant ses considérations à des détails encore plus tangibles à propos de mon entreprise : « A grand renfort de pitons et autres moyens techniques... nombreux coins en bois... matériel sophistiqué. »

Mon ascension du Grand Capucin n'a évidemment pas plu aux soi-disant experts qui, on le voit, n'ont pas raté l'occasion d'en tenir la valeur. Mais le pire, c'est que ce sera justement à ces jugements-là que d'autres se référeront ensuite, peut-être même en toute bonne foi, pour disserter sur le Grand Capucin, dans des livres qui ont la prétention de revêtir un caractère historique ou encyclopédique. Guido Magnone par exemple, qui est pourtant l'un des premiers à avoir repris ma voie, écrivait ceci, en 1953, dans *La Face ouest des Drus*² : « Evidemment ils (Bonatti et Ghigo) avaient parcouru cet itinéraire après une préparation très poussée de la voie

(?). » Et, bien des années plus tard, en 1973, le grand Doug Scott lui-même, qui devait avoir puisé à l'une de ces sources empoisonnées, s'exprimait ainsi dans son célèbre livre *Les Grandes Parois* : « Avec son ascension de la face est du Grand Capucin, Walter Bonatti a introduit dans les Alpes occidentales la technique du pitonnage systématique (?). »

Ces propos ayant toujours cours, une mise au point s'impose. Sur les quarante-deux pitons tout à fait ordinaires que nous avons emportés avec nous en ce mois de juillet 1950, nous en avons laissé en paroi ou perdu de diverses manières très exactement vingt. Et cela de la base de la face est jusqu'à la grande vire, puis en rappel dans la face nord, et ensuite encore dans les couloirs inférieurs jusqu'au glacier. Vingt pitons laissés en paroi sur un parcours aussi long, encore inexploré, et de cette portée, c'est vraiment très peu. C'est pourquoi je trouve malhonnête que l'on parle de « grand renfort de pitons et autres moyens techniques », de « matériel sophistiqué », et aussi de « préparation très poussée de la voie ». J'atteste en outre qu'il n'était nullement dans nos intentions, et moins encore dans notre état d'esprit, de vaincre le Grand Capucin en équipant la voie à l'avance.

Cette tentative de 1950, qui avait échoué à cause de l'arrivée du mauvais temps alors que nous avions déjà franchi les deux tiers de la paroi, ne devrait être considérée que comme une entreprise malheureuse, au cours de laquelle nous fûmes brutalement contraints de battre en retraite au moment où nous avions déjà l'impression que la victoire était à notre portée. Tant d'années après, certains de mes détracteurs ont quand même dû s'apercevoir qu'il n'a jamais été dans mes habitudes de vaincre une paroi des Alpes en équipant la voie à l'avance. Quiconque a le premier repris un de mes itinéraires sera obligé de convenir qu'il a trouvé extrêmement peu de pitons. Au point que certains, à l'époque, s'en sont même plaints.

La face est du Grand Capucin (1951)

Mais revenons aux articles qui suivirent mon ascension de la face est du Grand Capucin. En 1952, un an après ma réussite, de nombreux alpinistes s'essayaient en vain sur la paroi. En 1953, l'entreprise est couronnée de succès pour les Français Berardini et Paragot et, ensuite, pour le quatuor, toujours français, Crouzy-Dagory-Magnone-Vialatte. Eh bien, l'une et l'autre de ces cordées ne mirent pas moins de deux jours et demi (contre les incroyables vingt-quatre heures de ceux qui les premiers avaient répété cette ascension). Le grand Jean Couzy, qui atteignit le sommet à sa cinquième tentative, écrit ceci en se référant à Berardini qui, avec Paragot, l'a précédé de quelques jours sur la paroi : « En échange des renseignements que je lui ai communiqués sur les deux premiers tiers de la voie, Berardini nous en donne de plus précieux encore sur le dernier. C'est la partie la plus difficile de l'escalade, et de modestes grimpeurs comme nous (bien sûr Couzy ironise) ne peuvent évidemment pas prendre comme référence l'*incroyable* temps des Scoiattoli³ de Cortina. En effet nos amis (Berardini et Paragot, qui étaient passés à 11 heures du matin au deuxième bivouac Bonatti (la grande vire) n'avaient pas encore atteint le sommet à minuit... » (*La Montagne et l'Alpinisme*, 1953).

Poursuivant son récit, Couzy explique que s'étant retrouvés eux quatre aussi à peu près dans la même situation que Berardini et Paragot, ils sont contraints comme eux de bivouaquer une deuxième nuit, suspendus à leurs étriers, dans la partie de la paroi comprise entre la grande vire et le sommet : sommet qu'ils n'atteindront qu'en début d'après-midi le lendemain, autrement dit à leur troisième jour d'escalade.

Mais ce qui a mis définitivement en pièces la fausse image de la première répétition du Grand Capucin, c'est le livre de Paragot et Berardini publié en 1974 sous le titre *Vingt Ans de cordée*. Dans le chapitre « La face est du Grand Capucin », on lit : «... vers 9 heures, je rejoins la grande vire au sommet de ces quarante mètres.

Maintenant, la suite de l'escalade ne devrait plus être qu'une simple formalité. Nous avons en mémoire la relation de nos prédécesseurs (Ghedina et Lacedelli). Selon eux, à partir de là, les difficultés vont en diminuant. Nous n'avons donc aucun souci. Lucien reprend la tête et commence à pitonner les fissures qui surplombent la plateforme (la grande vire) où nous sommes. Mais, tout de suite, contrairement à ce que nous attendions, ça devient plus laborieux. Nous progressons, mais beaucoup plus lentement que nous ne l'espérons. Nous nous relayons en tête, les difficultés demeurent. Le temps passe, la monotonie des relais sur étriers a repris, les coups de marteau, les pitons, les relais, la somnolence et la soif... Les gourdes sont vides depuis longtemps et nous sentons nettement que la nuit va nous surprendre avant le sommet. Tous deux nous maudissons les deux guides (Ghedina et Lacedelli). Leur récit nous paraît absolument invraisemblable. Comment ces types ont-ils pu gravir cela si facilement comme ils l'ont dit, alors que la veille nous avons pulvérisé leur horaire pour atteindre le bivouac ? Comment ont-ils pu dire qu'ils étaient redescendus par le même itinéraire, alors qu'il nous paraît difficilement praticable ? A peine croyable... En plus, nous ne trouvons pas leurs pitons, ceux qu'on laisse toujours quand on descend, avec un anneau de corde. Là, ni pitons ni corde. Aucune trace de retraite visible. Alors nous avons eu des doutes. Je me suis dit : Ce sont des fumistes qui n'ont jamais atteint le sommet du Capucin. Ils l'ont entrepris, c'est vrai, mais jamais terminé⁴. »

Les années passant, les ascensions de la face est du Grand Capucin deviennent de plus en plus nombreuses. Les 16 et 17 août 1955, c'est le tour d'un alpiniste d'exception, l'Autrichien Hermann Buhl qui, en compagnie de Bachmeir, réalise l'ascension (la quatorzième au total) avec un seul bivouac.

Buhl la définit comme « l'ascension en granit la plus difficile dans l'absolu ».

TABLE
DES MATIÈRES

Preliminaires	5
I Les debuts (1948)	15
II La face est du Grand Capucin (1951)	19
III Dans les faces nord de Lavaredo, en hiver (1953)	47
IV L'expedition italienne au K 2 (1954)	65
V Pilier sud-ouest du Dru (1955)	99
VI Une anticipation incomprise ? (1955)	135
VII Noël au mont Blanc (1956)	139
VIII Le Cerro Torre, un rêve évanoui (1958)	159
IX La conquête du Gasherbrum IV (1958)	177
X Sur le pilier Rouge du Brouillard (1959)	189

Montagnes d'une vie

XI	L'ascension du Rondoy Nord (1961)	211
XII	La grande tragédie du Pilier central (1961)	219
XIII	Dans l'entonnoir du pilier d'Angle (1962)	253
XIV	Dans la face nord des Grandes Jorasses, en hiver (1963)	267
XV	Eboulements et tempêtes à l'éperon Whymper (1964)	287
XVI	La face nord du Cervin en hiver et en solitaire (1965)	303
XVII	Adieu, alpinisme ! (1965)	317
XVIII	Magie du mont Blanc (1984)	327
XIX	La dernière aventure. Ma Patagonie (1986)	341
XX	Réflexions	373
	Annexes	391
	Repères biographiques	391
	Notes	393